

18 Culture

Wei Shujun, un cinéaste chinois encore libre

CINÉMA Remarqués au Festival de Cannes, «Ripples of Life» et «Only the River Flows» révèlent un jeune réalisateur qui a l'étoffe des grands. Et qui a appris à composer avec la censure

NORBERT CREUTZ
X @NCreutz

Cela faisait longtemps qu'on n'avait plus vu ça: un jeune auteur enthousiasmant venu de Chine continentale. Depuis que les connaisseurs ont arrêté de les compter par génération (Zhang Yimou, Chen Kaige et Tian Zhuangzhuang pour la 5e, Jia Zhangke, Wang Xiaoshuai et Wang Bing pour la 6e), on avait perdu le fil, presque résigné à ce que plus rien n'échappe à l'emprise de la censure chinoise et à son cinéma national (iste) inexportable. Erreur! Car rien n'arrête la liberté de créer quand le désir impérieux et le talent indiscutable se doublent d'une certaine habileté. Après Li Ruijun et son mémorable drame rural *Le Retour des hirondelles* (2022), voici donc un nouveau venu, né à Pékin en 1991 et d'une maturité artistique impressionnante: Wei Shujun, déjà sélectionné quatre fois à Cannes.

En 2018, son court métrage *On the Border*, sur un jeune d'origine coréenne aspirant à rejoindre la Corée du Sud «ennemie», était déjà primé. En 2020, son premier long *Striding Into the Wind*, portrait d'un jeune rebelle en apprenti cinéaste, figurait dans la sélection d'une édition annulée. Et voici qu'un distributeur aventureux, Sister Distribution, a la bonne idée de nous faire découvrir ses deuxième et troisième longs métrages: *Ripples of Life* (Quinzaine des réalisateurs, 2021) et *Only the River*

Flows (Un Certain Regard, 2023). Depuis, l'indomptable surdoué aurait déjà réalisé deux films.

La réflexivité d'entrée de jeu

En salle cette semaine, *Ripples of Life* est le film le plus étonnant. En trois parties, il raconte l'impact de la préparation d'un tournage sur une petite ville de province. Tout rentrera-t-il vraiment dans l'ordre par la force de l'inertie, comme la surface de l'eau redevient lisse après qu'on y a jeté un caillou? Dans la première partie, on suit Xiao Gu, serveuse au restaurant choisi comme base par l'équipe. Employée par sa belle-famille, mère d'un enfant en bas âge avec un mari le plus souvent absent, elle désespère d'une existence médiocre et, remarquée par le réalisateur du making of, commence à s'imaginer un destin d'actrice. Mais l'arrivée de la véritable star du film aura tôt fait de la renvoyer au réel.

Dans la deuxième partie, on suit cette dernière, Chen Chen, qui retrouve là sa ville d'origine. Fêtée par les autorités, elle se retrouve vite entourée d'anciennes connaissances qui espèrent toutes un coup de pouce. Elle parvient à leur échapper grâce à un ex-amoureux qui l'invite à dîner, mais l'expérience ne sera pas forcément plus positive. Quant à la troisième partie, elle raconte avec humour le face-à-face arrosé entre le scénariste (interprété par le coscénariste du film, Chunlei Kang) et le réalisateur. Idéaliste à la peine,



Avec «Only the River Flows», Wei Shujun s'impose en maître de l'observation ironique et de la mise en abyme. (SISTER DISTRIBUTION)

devant répondre aux exigences des uns et des autres dans un temps compté, Chunlei Kang connaît toutes les frustrations communes à ses pairs tandis que le réalisateur vedette insiste pour plus de scènes d'action spectaculaires. Et le tout de se conclure par le premier jour de tournage... de *Ripples of Life*.

Partout règnent l'insatisfaction, l'envie et l'espoir déçu, exacerbés par ce formidable miroir aux alouettes qu'est le cinéma

Avait-on jamais vu un tel film en Chine, arrivée sans doute plus tard au stade de la réflexivité? En tout cas, tant la dextérité du cinéaste que sa liberté de ton sont ici bluffantes. Esthétiquement, les

fameuses couleurs chinoises sont au rendez-vous, mais sans atténuer un réalisme critique avec une mise en abyme à la manière du Coréen Hong Sang-soo (d'ailleurs cité). Partout règnent l'insatisfaction, l'envie et l'espoir déçu, exacerbés par ce formidable miroir aux alouettes qu'est le cinéma. A l'évidence très cinéophile et parfaitement informé, le jeune auteur de tout juste 30 ans serait-il allé trop vite en besogne?

Un polar pas si classique

Toujours est-il que dans *Only the River Flows*, à découvrir la semaine prochaine, Wei Shujun opte apparemment pour un schéma de polar plus classique. Mais soit le roman de départ, signé Hu Yua, est déjà d'une sophistication retorse, soit le cinéaste l'a adapté de sorte à tirer le tapis sous nos pieds. Le décor est à nouveau une ville de province, mais cette fois dans les années 1990. Lorsqu'une vieille femme est assassinée au bord de la rivière, l'officier de police Ma Zhe est chargé d'élucider l'affaire depuis un QG basé dans un cinéma qui vient de fermer

«tant mieux», lâche son supérieur politique.

Efficace, il a tôt fait de coffrer le bizarre vagabond que la vieille avait recueilli, à l'évidence coupable. Mais quelque chose le chiffonne et il demande à pouvoir continuer de tirer le fil d'indices laissés en suspens (un sac à main, une cassette audio), ce qui provoque la découverte de nouveaux suspects et de leurs secrets, mais aussi d'autres meurtres et suicides après l'évasion du «fou» (le rôle dévolu cette fois à Chunlei Kang). Pour finir, confronté au risque que son propre enfant pourrait naître handicapé mental et en désaccord avec son épouse au sujet d'un avortement, Ma Zhe commence lui-même à perdre pied, au grand dam de son supérieur.

Tourné en 16 mm pour retrouver une belle image granuleuse vintage, tout le film se déroule durant une saison pluvieuse à peine moins cafardeuse que celle des rares films noirs chinois signés Diao Yinan (*Black Coal, Thin Ice*, Ours d'or à Berlin en 2014, et *The Wild Goose Lake*, en compétition à Cannes en 2019). Mais au-delà de l'atmosphère soignée, Wei Shujun

s'y confirme en maître de l'observation ironique (les rapports hiérarchiques sont particulièrement gratinés) et de la mise en abyme (depuis la cabine de projection où il a installé son bureau, le héros finira par se projeter ses propres visions). Même si à l'arrivée on n'a pas tout compris, ce qui semble délibéré de la part des auteurs, l'épilogue triomphaliste s'avérera d'autant plus dévastateur.

Succès surprise au pays, où les réseaux sociaux se sont mis à bruiser d'interprétations diverses, *Only the River Flows* aurait-il fini par rendre son auteur suspect auprès des autorités? On sait la marge de manœuvre mince et fortes les incitations à rentrer dans le rang. Toujours est-il qu'après un tel doublé, on guettera avec impatience toute nouvelle œuvre de ce jeune surdoué. ■

Ripples of Life, de Wei Shujun (Chine, 2021), avec Huang Miyi, Yang Zishan, Chunlei Kang, Liu Yang, 2h03.

Only the River Flows, de Wei Shujun (Chine, 2023), avec Zhu Yilong, Chloe Maayan, Hou Tianlai, Tong Linkai, 1h41. Sortie le 10 juillet.

Au Théâtre du Jorat, la fin de vie du Christ en version électro-jazz

SCÈNES La «Passion selon saint Jean», de Bach, sera réinterprétée, accompagnée de danseurs, à l'occasion des 30 ans du quartet No Square, qui coïncident avec les 300 ans de l'œuvre

STÉPHANIE ARBOIT
X @StephanieArboit

Barbe et cheveux longs figurant le Christ, le danseur Marius Haubois tourbillonne comme un derviche, une monumentale poutre en bois posée sous sa nuque façon bête de somme, alors que virevoltent autour de lui d'autres danseurs de la compagnie ADN Dialect, esquivant l'obstacle en mouvement. L'image symbolise la croix sur laquelle Jésus fut crucifié, bien entendu, mais elle se meut également en métaphore du temps, de l'inéluctabilité de la mort du Christ comme de la nôtre. Voici l'une des scènes du spectacle *INRI*, qui se joue ce week-end au Théâtre du Jorat, à Mézières. Monté pour les 30 ans du quartet No Square, le projet inclut – en plus de ses musiciens et des danseurs – le Sinfonietta de Lausanne et le chœur Post Tenbras Lux, pour une réinterprétation jazz d'un monument, créé il y a pile 300 ans: rien de moins que la *Passion selon saint Jean*, de Bach.

«Il ne s'agit pas d'une provocation: j'adore tout simplement cette œuvre, que j'avais pensé réarranger il y a une vingtaine d'années déjà», affirme André Hahne, fondateur de No Square et initiateur du projet. Certains seront peut-être perplexes devant pareil défi, mais je me plais à imaginer que Bach serait sûrement content que l'on tente quelque chose de nouveau avec son œuvre, lui qui s'est montré tellement révolutionnaire – en osant certains chromatismes ou superpositions de tonalités. Ecouter une *Passion* à l'église à l'époque, c'était d'une certaine manière comme assister à une représentation théâtrale. Dans *INRI*, nous utilisons la danse pour souligner l'histoire et l'actualiser.»

«Vecteur d'humanité»

Quelque dix jours avant la première, musiciens et danseurs s'exercent chacun de leur côté à Vevey, prêts à se rejoindre au gré des besoins. Sous la direction artistique du chorégraphe Angelo Dello Iacono, les images prennent vie autour d'un immense pneu. Escaladé par les danseurs alors qu'il est en rotation, l'objet se transforme en rocher de Sisyphus autant qu'en calvaire du Christ. Marie-Eloïe Greco entame ensuite un émouvant

tango avec l'énorme gomme, dont le poids est supporté par ses acolytes. «Combien doivent se sacrifier pour qu'un seul s'élève?» commente Angelo Dello Iacono. Qui a choisi de s'éloigner de toute «mise en scène littérale: les métaphores suffisent, car les images de cette histoire sont déjà suffisamment chargées, point besoin de les appuyer avec du pathos.»

Le chorégraphe voit notamment dans ce pneu un symbole de la production agroalimentaire. Et rappelle: «Jésus lui-même constitue un accès au pain. D'autre part, son entrée dans Jérusalem a dû faire l'effet d'une bombe:

«Je me plais à imaginer que Bach serait sûrement content que l'on tente quelque chose de nouveau avec son œuvre»

ANDRÉ HAHNE, FONDATEUR DE NO SQUARE ET INITIATEUR DU PROJET

dans cette ville de boissons et de bordels, où le crottin du bétail s'amassait et où les cadavres jonchaient les rues, il a dénoncé les faux prophètes, les marchands du temple, et s'est placé du côté des démunis face au pouvoir en place. Indépendamment de ce qu'en fait l'Eglise, il est vecteur d'humanité. S'il était parmi nous de nos jours, il serait dans la rue en train de résoudre les problèmes sociaux plutôt que sur un rooftop en train de siroter un cocktail.»

L'espoir de toucher les plus jeunes

La chorégraphie mêle pratique contemporaine et danses urbaines (notamment avec des champions de hip-hop comme Zacharie Lamrani ou Mamadou Kalombo), de même que la musique d'*INRI* marie classique et jazz, tendance électro. Pour la partition du quartet No Square, le compositeur Ben Schwendener, basé à Boston, est parti des lignes mélodiques de Bach pour découper l'œuvre, puis Guillaume Perret, basé à Paris, a réalisé l'arrangement et l'orchestration finale, en ajoutant différents styles de claviers, «aussi bien des synthés aux sons bien typés des années 1980 qu'un bon vieux Fender Rhodes, précise André Hahne. Cela a insufflé une iden-

tité électro propre à notre quartet, ce qui lui permet de trouver sa place et d'exister par contraste plutôt que d'être noyé face au Sinfonietta.»

Avec des batteries flirtant parfois avec la drum'n'bass, André Hahn aimerait toucher tous les publics, génération TikTok comprise: «Très peu de jeunes connaissent la *Passion selon saint Jean*. Pourtant, il est impossible de ne pas apprécier cette œuvre! Avec l'ouverture, on touche le ciel! J'ai vécu tellement d'émotions sur cette musique, et à de multiples reprises, que j'aimerais pouvoir les partager. J'espère parler à tout le monde avec cette histoire universelle de Jésus. Il a voulu remettre le sacré au centre et chasser les marchands. Il assenait des vérités qu'on ne voulait pas entendre. En ce sens, il est un lanceur d'alerte.»

Et Angelo Dello Iacono de conclure: «Chacun vit son chemin de croix, à quelque niveau que ce soit – dans sa carrière professionnelle ou même pour affronter les piles de factures. J'aimerais que chaque spectateur y voie un brin de soi, mais aussi un espoir.» ■

INRI, Théâtre du Jorat, Mézières, samedi 6 juillet à 20h et dimanche 7 à 17h.